

Sylvie Tanette

Amalia Albanesi

roman



MERCVRE DE FRANCE

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

À NOS AÏEUX, Recueil d'entretiens, Éditions Aubanel, 2007.

AMALIA ALBANESI

Sylvie Tanette

AMALIA
ALBANESI

ROMAN



MERCURE DE FRANCE

Extrait de la publication

© *Mercurie de France*, 2011.

Extrait de la publication

À Giovanni Boninu

Lorsque j'ai demandé à ma mère des informations sur son grand-père, Stepan Iscenderini, elle n'a, sur l'instant, eu qu'une phrase : « Le jour où il est arrivé à Tornavalo, le village s'est arrêté de respirer. » Et alors j'ai eu sous les yeux un hameau écrasé de soleil, silencieux dans la lumière sans pitié du milieu de la journée, un village avec ses maisons de pierres sèches et ses portes closes, et un grand jeune homme qui commence à remonter les rues étroites, à pas de loup.

J'étais en train de construire un arbre généalogique avec mon fils. Mon fils Téo a huit ans. Vendredi, son institutrice a distribué à toute la classe un modèle photocopié à remplir, en disant à ses élèves de se faire aider de leurs parents. Quand mon fils m'a montré, ce matin, le travail qu'il avait à faire pour demain lundi, je suis restée impassible, mais j'ai commencé à bouillir intérieurement.

Qu'est-ce que cette institutrice a dans la tête? Est-ce qu'elle s'imagine que je n'ai que ça à faire, le dimanche, aider mon fils à faire ses devoirs? Cela dit, au fond de moi, je savais bien que c'était autre chose qui me mettait en colère. En vérité, je me demandais comment une institutrice pouvait être assez stupide pour imaginer que l'on parviendrait à reconstituer un arbre généalogique en un seul week-end. Assez stupide pour supposer, en somme, que ce serait un travail anodin. Et en même temps j'ai pensé : quelle triste vie elle doit avoir! Parce que je l'imaginais très bien, elle, Mme Muscat, avec son arbre généalogique d'une simplicité navrante, des grands-parents en Bretagne, je l'aurais parié, et d'autres dans le Poitou, chez qui elle passait ses vacances enfant. Sûrement qu'il y avait toujours, quelque part chez les Muscat, une grande maison ancienne remplie de souvenirs et de vieux objets. Je ne savais pas si j'avais raison de la plaindre, cela dit ce genre d'histoire familiale me fait horreur, et l'arbre généalogique de mon fils ne va pas ressembler au sien.

Alors on s'y est mis bravement, Téo et moi, assis tous les deux à la table de la cuisine. On a décidé que j'allais dicter ma partie, je devrais plutôt dire m'attaquer à ma partie, puis il rédigera la partie paternelle avec son père, qui pour l'heure est allé faire un footing, conscient qu'on en a sans doute

pour un moment. Effectivement, m'est avis qu'on n'a pas fini.

J'ai donc commencé à écrire pour Téo les noms sur des brouillons. Mes parents, puis mes grands-parents maternels. Le fantôme de ma grand-mère Luna, que j'aimais tant, a soudain traversé la cuisine. Puis, il me fallait le nom de ses parents à elle, mes arrière-grands-parents. Là, j'ai commencé à me creuser la tête, parce que quand même ça devenait compliqué. Heureusement, l'arbre généalogique photocopié s'arrête là. J'ai commencé à réfléchir et mon fils s'impatientait : « Les parents de ta grand-mère Luna, ils s'appelaient comment ? » Et du fin fond du brouillard de ma mémoire leurs noms ont surgi, pauvres noms de pauvres vies que le temps avait engloutis : Stepan Iscenderini et Amalia Albanesi.

Et Téo m'a demandé : « Tu les as connus ? » J'ai ri. Bien sûr que non. Il a commencé à me poser des questions : où ils habitaient, à quelle époque ils vivaient. J'ai tenté de répondre comme j'ai pu, et je me suis souvenu que Stepan Iscenderini n'était pas né à Tornavalo, mais à cette heure-là un dimanche matin je ne pouvais rien trouver de plus. Mon fils m'a dit : « Tu n'as qu'à téléphoner à ta mère, elle saura. »

Je déteste téléphoner à ma mère. Avec elle, ça n'en finit pas. Et Téo le sait, j'ai même senti une

pointe d'ironie moqueuse dans sa voix. En attendant il avait raison, ma mère pourrait probablement nous renseigner, alors je l'ai appelée. Depuis toutes ces années que j'ai quitté Marseille pour venir habiter au bord de la Manche, téléphoner là-bas, où ma mère bien sûr vit toujours — pour elle, le monde se résume à la Mare nostrum — téléphoner là-bas m'est toujours un peu compliqué, violent je dirais. Pourtant, là, il n'y avait pas à reculer. Je lui ai demandé : d'où venait-il, cet arrière-grand-père qui était aussi son grand-père, le père de sa mère? Alors elle a eu cette phrase : « Quand ton arrière-grand-père, Stepan Iscenderini, est arrivé à Tornavallo, le village s'est arrêté de respirer. » Et vas-y rêve un peu.

Tornavallo, à l'époque, c'est juste un hameau accroché à sa colline, un peu après Bari, dans les Pouilles. Aujourd'hui, entre les touristes et les magasins de souvenirs, probablement qu'on n'en reconnaîtrait pas grand-chose. Mais à ce moment-là — on est quand? Début xx^e? — c'est juste un endroit oublié de tous, perdu au fin fond d'un pays qui vient à peine, tant bien que mal, de se construire. Tornavallo, qui a été sous domination romaine, normande, aragonaise, sarrasine et j'en passe, vit sa vie en se tenant loin des troubles de l'Histoire. Un village qui domine la mer, où

depuis toujours on cultive des oliviers et on élève des brebis. C'est tout.

De mon arrière-grand-mère Amalia, longtemps je n'ai pas su grand-chose, hormis qu'elle était née et avait grandi à Tornavalo, qu'elle avait tué l'âne familial, et qu'elle était de toute petite taille. J'étais un peu étonnée qu'on mentionne toujours ce dernier détail à son sujet, vu que toutes les femmes de la famille sont absolument minuscules. Peut-être était-elle réellement petite, plus encore que toutes les autres, alors je préfère ne pas imaginer combien elle mesurait. Quant à cette histoire d'âne familial qu'elle avait tué, voilà une aventure qui, lorsque j'étais enfant, m'a toujours fait rêver. Pensez donc : quel était ce village où les familles possèdent un âne comme ici une voiture? Surtout, je ne me lassais pas d'imaginer cette arrière-grand-mère sous les traits d'une sorte de Calamity Jane miniature, posant fièrement, comme pour une photo-souvenir qui n'existera jamais, debout devant le corps de l'animal qu'elle vient d'abattre. Et d'ailleurs, comment s'y prend-on pour tuer un âne? Le jour où j'ai confié à Luna combien cette histoire m'impressionnait, elle a été obligée de s'asseoir tant elle a ri. « Mais qu'est-ce que tu vas imaginer? »

Chez les Albanesi, Amalia était la petite dernière. À ce titre, elle occupait une place à part dans la famille. Ses cinq grands frères étaient beau-

coup plus âgés qu'elle, née alors que ses parents pensaient bien ne plus jamais avoir d'enfants. D'ailleurs je me demande comment a été vécue sa naissance, chez ces paysans de l'extrême sud de l'Italie. Comme un miracle, un don de Dieu, une bonne surprise? Ou au contraire comme une catastrophe, une bouche supplémentaire à nourrir, et une fille en plus! Les Albanesi étaient des propriétaires terriens, presque des notables, pas tout à fait non plus. Leur sort, dans leur grande maison austère qui dominait le village, était plus enviable que celui des pouilleux sans terre qui vendaient leurs bras à la journée et s'entassaient dans des habitations troglodytes. Cela dit, la vie des Albanesi n'était pas pour autant facile. Ma mère est formelle : ils travaillaient du matin au soir comme des brutes. Le père et les cinq garçons, c'est sûr. Les femmes, aussi.

La plupart du temps, Amalia aide sa mère et la suit partout : à la cuisine, au lavoir, aux champs. Et surtout elle lave le sol de la maison, comme elle le racontera à sa fille bien plus tard. Elle le lave tous les jours pour ôter les traces que les chaussures des hommes laissent sur les dalles, traces rouges qui réapparaissent tout le temps. Parce qu'à Tornaivalo, la terre est rouge. Elle s'attache aux semelles, aux vêtements, on en trouve toujours quelques grains ici et là lorsqu'on secoue sa

veste ou qu'une femme ôte son foulard. Les jours de vent, elle s'infiltré sous les portes des maisons, se soulève en bourrasques et l'air lui-même en est plein. La terre rouge de Tornaivalo, c'est une malédiction, un jugement de Dieu, une fatalité. Le prêtre dit que ces sauvages n'ont que ce qu'ils méritent, avec leur terre rouge, et que surtout le Seigneur fasse qu'elle les étouffe.

Alors il faut que Téo imagine Amalia petite fille, minuscule avec sa robe ample et son fichu sur la tête, Amalia qui mène un bourricot par les chemins. Quand elle ne trotte pas derrière sa mère ou ne lave pas par terre, c'est son travail à elle. Les jours où son père et ses frères n'ont pas besoin de l'âne qui, dans cette famille, sert à tout, Amalia le conduit dans les alentours du village, où il grignote des ronces toute la journée.

Parce que les ronces sont l'autre calamité de Tornaivalo. Elles envahissent les chemins, s'agrippent aux murets de pierres sèches. L'âne se fraie tant bien que mal un passage parmi les épineux et Amalia, qui ne sort jamais sans son bâton, se livre jour après jour à un combat sans merci contre ces tiges tentaculaires et diaboliques qui lui griffent les bras dès qu'elle quitte le village.

Que fait une petite fille qui suit un âne le long des chemins? Elle rêve. Alors qu'à petits pas Amalia

conduit un animal deux fois plus grand qu'elle sur les sentiers encombrés de ronces, son esprit navigue au-delà des collines, au-delà des maisons, au-delà de la mer. Voilà ce qu'elle aime, Amalia, dans cette vie : suivre son âne, pas à pas, en rêvant à toutes sortes de choses, s'aventurer de plus en plus loin du village à mesure qu'elle grandit, jusqu'à la falaise qui tombe dans la mer. Grâce à ces quelques années qu'elle passe derrière son âne, Amalia construit dans sa tête un monde fantastique qu'un romancier lui envierait, et surtout elle visite toutes les côtes méditerranéennes sans quitter Tornavalo. Cela dit, je me suis souvent demandé pourquoi Amalia enfant s'échappait comme ça, quand les autres petites filles du village se contentaient de faire ce qu'on attendait d'elles sans poser de questions. D'où sortaient, chez mon arrière-grand-mère, cette imagination débordante et ce besoin évident de s'en aller ? En vérité, ce que je crois, c'est que le paysage autour de Tornavalo lui faisait peur. Lorsqu'elle suivait son âne jusqu'à la falaise, Amalia se glissait entre les oliviers en évitant de les regarder, comme on traverse une foule hostile et silencieuse. Dans ce qui était, pour tous, simples murets de pierres sèches, oliveraies, amandiers et figuiers de Barbarie, mon arrière-grand-mère ne voyait qu'écorchures, blessures, cris de douleur. Comme si elle souffrait d'une sorte de trouble de la vision.

Amalia racontait parfois, à sa mère ou à ses frères, ce qu'elle imaginait. Les oliviers centenaires qui descendent des collines et se répandent dans la plaine de Bari, Amalia songeait en voyant leurs contorsions désespérées qu'ils tentaient vainement d'échapper à la terre, de se sortir de cette argile rouge dans laquelle leurs racines étaient plantées. Un jour, elle avait dit à ses frères que la plaine de Bari n'était probablement qu'un immense cimetière, où chaque mort était devenu un olivier. Il n'y avait, pour s'en convaincre, qu'à voir comment chacun d'eux tentait de rejoindre le ciel, leurs bras tordus de martyrs, leurs corps figés dans un ultime effort pour s'extraire des entrailles de l'enfer. Ses frères s'étaient d'abord contentés de hausser les épaules — comment donner de l'importance à ce que raconte une gamine? — mais en aparté ils s'interrogeaient du regard et fronçaient les sourcils. Une folle, voilà ce qu'elle était. À mes yeux, Amalia est la première dingue de cette famille qui, dans le genre, a compté depuis quelques spécimens de choix.

Mais à mon avis Amalia se fichait bien de ce que les autres pouvaient dire, et sur la falaise elle rêvait, enivrée, à tout un monde imaginaire et à tout ce qui, selon elle, existait au-delà de la mer. Jusqu'au jour où elle tue l'âne.

« C'était un accident », m'a assuré ma grand-

mère Luna, dans son français malhabile, son français encombré d'intonations italiennes, que j'ai toujours dans l'oreille et qui m'attendrit encore si j'y pense aujourd'hui.

En fait, ce qui s'est passé, c'est qu'un jour Amalia rêvait tellement qu'elle n'a plus du tout surveillé l'âne qui, parti gambader un peu trop loin sur la falaise, est tombé dans la mer. Où, bien entendu, il s'est noyé.

Longtemps, je n'ai eu de Tornavalo qu'une image paisible. Genre village méridional avec des tuiles rouges, des murs de pierres ocre prenant doucement le soleil, couleur de miel quand le soir tombe. Personne ne m'en avait pourtant rien dit, ni expliqué quoi que ce soit. Ma mère n'a probablement jamais eu la moindre idée de l'aspect que pouvait bien avoir Tornavalo, j'ai toujours eu l'impression qu'elle ne se posait aucune question là-dessus. Luna, après un passage éclair quand elle avait deux ans, n'y a plus remis les pieds. Quand j'étais petite, elles n'en parlaient jamais, en fait. On avait assez à faire dans cette vie-là. Personne n'a d'ailleurs eu l'idée d'organiser un voyage jusque là-bas. Même la ville de Bari, ni ma mère ni ses sœurs n'ont jamais daigné y aller, ne serait-ce que pour y passer des vacances. Je ne savais donc rien de la région des origines, forcément envahie de mystères, mais, je ne sais pourquoi, je

l'avais peuplée d'images rassurantes, connues, imaginables : tuiles rouges, murs ocre, douceur du soir. C'est quand j'ai lu, bien plus tard, *Le Christ s'est arrêté à Eboli*, que j'ai commencé à me dire que le sud de l'Italie n'était peut-être pas un endroit aussi paradisiaque que cela, surtout au moment où mes arrière-grands-parents y vivaient. Il a fallu que j'ajuste mon regard, comme on règle une lunette, pour mesurer à quel point on m'avait peu parlé de notre étrange étrangeté. Et cela dit moi non plus, après tout ce temps, je ne suis jamais allée à Tornavalo.

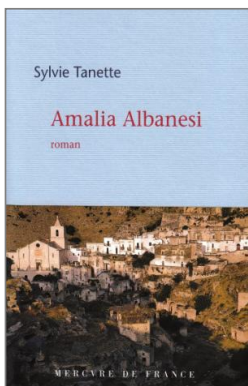
À Tornavalo, Amalia est un personnage particulier. C'est plutôt un bon parti, dans une famille qui ne compte que des garçons à part elle. Elle n'a pas quinze ans que les matrones du village discutent déjà de qui elle doit épouser. Rien ne sera laissé au hasard, d'autant que ses frères et son père la surveillent jalousement comme si elle était un bijou précieux. Bien sûr, il n'a échappé à personne qu'Amalia rêve un peu beaucoup. Bon, elle a le temps de mûrir, de se ranger et, après tout, on a connu de bonnes épouses qui rêvaient elles aussi. Sauf qu'un jour, l'âne d'Amalia tombe dans la mer et se noie. Là, on commence à se dire que cette gamine est dangereuse. Parce que, laisser s'échapper un animal dont on a la garde, ça s'est déjà vu. Mais le jeter dans la mer...

Le père d'Amalia entre dans une rage terrible. Puisque c'est comme ça, elle ne sortira plus. Drôle

*Achévé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 30 mai 2011.
Dépôt légal : mai 2011.
Numéro d'imprimeur : 79488.*

ISBN 978-2-7152-3222-8/Imprimé en France.

184438



Amalia Albanesi

Sylvie Tanette

Cette édition électronique du livre
Amalia Albanesi de Sylvie Tanette

a été réalisée le 19 juillet 2011

par les Éditions du Mercure de France.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782715232228 - Numéro d'édition : 184438).

Code Sodis : N49548 - ISBN : 9782715232242

Numéro d'édition : 232671.